

IMAGES DE L'INDE D'AUJOURD'HUI¹

Première escale pour qui vient de la Réunion : Bombay, porte de l'Orient. Bombay, le principal port et centre d'affaires de la côte ouest. Bombay où se côtoient, en un contraste saisissant, le riche et le pauvre, l'ancien et le moderne : l'ancien, avec les monuments bâtis pendant la colonisation britannique, au style massif et surchargé, comme l'université ou la *Gateway of India*, sorte d'arc de triomphe dominant l'océan, avec les pelouses qui s'étalent en plein centre-ville, où les jeunes jouent au cricket, le sport national, et les plus vieux se reposent et méditent ; le nouveau, avec l'infinité des gratte-ciels qui donne au front de mer des allures de Manhattan. A leurs pieds, des bidonvilles...

Ce qui frappe tout d'abord le visiteur, c'est l'extraordinaire animation de la rue. Il est vrai que l'absence de toit pour certaines familles et l'exiguïté des logements existants impliquent que l'on vive dehors. La misère est physique et se montre sans complexe. En Occident, la misère, culturelle et psychologique, se cache dans les appartements bien clos des cités-dortoirs.

Cette misère qui se montre au grand jour a pour corollaire le développement de la solidarité. La famille est unie, sous l'autorité sans partage du père, il est vrai, et n'oublie pas ses membres dans le besoin, ni ses amis. Cette vie quasi communautaire engendre aussi, semble-t-il, une certaine tolérance qui fait que l'on peut à peu près tout faire dans la rue sans que personne ne s'en émeuve : se raser ou se laver, faire la cuisine ou la vaisselle, certes, mais aussi se promener entièrement nu et couvert de cendres, comme les *sahdous*, sortes d'ascètes mendiants, ou encore déguisé en animal ! Une tolérance qui peut atteindre l'indifférence totale : les jets de bétel n'atteignent pas toujours le sol...

Notre premier contact avec la rue indienne se fit de nuit, et son calme nous surprit, mais notre regard, en s'habituant à la

1. Texte rédigé initialement pour les *Cahiers de la Réunion* à l'occasion d'un voyage en Inde de l'auteur en décembre 1979 et janvier 1980 mais, suite à la disparition de la revue, simplement photocopié et distribué à des élèves de terminale B du lycée Leconte-de-Lisle, à Saint-Denis (Réunion) pour illustrer leur cours sur le sous-développement, et plus précisément la partie consacrée aux conditions de vie dans les pays en voie de développement.

pénombre des trottoirs mal éclairés, découvre des formes allongées sur le sol : des dormeurs enveloppés dans des couvertures. Il y a 600 000 de ces sans-abri rien qu'à Bombay et 700 000 à Calcutta ! On imagine sans peine la tragédie qu'ils vivent quand surviennent les pluies diluviennes de la mousson.

Dès le lever du jour, la rue retentit des klaxons des voitures engluées dans une circulation parfaitement anarchique. Des vendeurs de toutes sortes prennent possession du trottoir. Des vendeurs de tissus et de linge : pour 12 roupies², on trouve sans peine chemises et tuniques, et pour un peu plus, de jolies robes... Des vendeurs de bétel, feuilles que l'on mâche, dans lesquelles sont déposées de la noix d'arec et de la chaux éteinte, qui prennent une couleur rouge écarlate quand on les mastique. Des vendeurs de souvenirs, de produits de l'artisanat, de livres d'occasion, d'images pieuses, de fruits et de pâtisseries, d'eau de coco, de *cold drinks*, etc., etc.

La rue est aussi le royaume des petits métiers : des barbiers, des cireurs de chaussures, des dresseurs de singes ou de serpents, mais aussi des nettoyeurs d'oreilles, par exemple ! En outre, il n'est pas rare d'y assister à des spectacles : on peut voir ainsi jouer de petits orchestres composés principalement d'instruments à percussion (le sitar est un instrument classique) ou des troupes monter un spectacle de cirque.

À ce propos, un peu plus tard, à Calcutta, nous allons assister à un spectacle peu banal. Il est midi. Alors que nous cherchons un restaurant, nous apercevons un attroupement. Nous nous approchons. Un homme parle à la foule en gesticulant. Soudain, il fait deux pas en arrière. Son visage semble changer de couleur. Il aspire vigoureusement une bouffée d'air et crache un énorme jet d'eau dans lequel se tortille... un serpent qu'il saisit au vol avec dextérité. De quoi nous mettre en appétit !

Cela dit, même le plus vieux métier du monde est florissant en Inde. À Bombay, par exemple, il y a un quartier réservé à la prostitution où des centaines de femmes et de jeunes filles, souvent à peine pubères, entassées dans des pièces étroites, s'exposent, derrière des barreaux, à la vue des passants. Curieusement, les prix (10 roupies environ la passe) s'élèvent au fur et à mesure qu'on grimpe dans les étages et que l'on a de plus en plus affaire à des Chinoises. Ici, pas de repos. Le « travail » dure 24 heures sur 24, avec une pointe à la sortie des bureaux. Tristes images d'une lutte pathétique contre la faim.

Une petite promenade en mer pour visiter l'île d'Elephanta où se trouvent, dans des grottes, sculptées dans la roche, différentes représentations du dieu Çiva, et nous partons pour Ahmedabad, une petite (!) ville de près de deux millions d'habitants, capitale du Gujarat, dont sont originaires la plupart des musulmans de la Réunion et... Mohandas Gandhi, le *mahat-*

2. 1 roupie indienne = 100 paise = environ 60 centimes.

ma (l'âme d'élite), chef spirituel et père de l'indépendance de l'Inde, dont la mémoire est, encore aujourd'hui, révérée. D'innombrables échoppes d'artisans s'y ouvrent sur le trottoir où, patiemment, des ouvriers teignent, les doigts enduits d'une poudre colorée, des kilomètres de fil. Nous restons peu de temps dans cette ville grouillante d'une foule bariolée et enturbannée, le temps d'y faire la connaissance d'un petit garçon prêt à tout sacrifier pour son singe, et nous reprenons le train pour Jaïpur, la capitale du Rajasthan.

Dès notre arrivée, nous y faisons la connaissance de Chan Mohammed, le chauffeur de taxi (en fait, un triporteur) qui nous servira de guide pendant la semaine qu'y durera notre séjour. Après nous avoir installés dans l'ancienne demeure d'un seigneur (nos lits sont à baldaquin), il nous pilote jour après jour dans cette pittoresque cité aux murs peints en rose et ceinte de remparts. Nous y visitons le premier observatoire construit en Inde (dès la première moitié du XVIII^e siècle) par le prince Jai Singh II, fondateur de la ville et passionné d'astrologie, son immense et magnifique palais ainsi que le fort d'Amber, érigé à une douzaine de kilomètres de là dans un décor désolé et grandiose, auquel on peut accéder à dos d'éléphant.

L'artisanat, ici, est particulièrement remarquable : ustensiles en cuivre gravés de multiples motifs ; bijoux en argent ; peintures sur soie ou sur ivoire et *batiks* où figurent des scènes de la mythologie et des scènes érotiques : représenter de telles scènes n'a rien de choquant aux yeux des Indiens (il y en a d'ailleurs sur les temples) car l'acte d'amour est l'acte créateur par excellence.

Comme partout, les commerçants sont particulièrement accueillants et n'hésitent pas à mettre leur magasin sens dessus dessous pour que le client trouve ce qui lui plaît. D'ailleurs, dès que celui-ci arrive, il lui fait apporter au plus vite une tasse de thé ou un Thums up (le coca local) que l'on sirotera assis en tailleur pendant que l'on marchande.

DES CHAUVES-SOURIS ET DES HOMMES

Un soir, nous avons eu envie de pique-niquer dans la nature. « *No problem !* », nous a répondu Mohammed, comme à son habitude. Le lendemain matin, notre chauffeur, accompagné d'un copain, également comme d'habitude, nous prend à l'hôtel et nous partons. La route, étroite, serpente dans un paysage de collines dénudées. Notre scooter, chargé de ses quatre passagers, parvient bientôt, péniblement, sur un petit terre-plein où se dressent des mausolées et une fontaine. Personne. Pourtant, pendant que nous préparons le feu, des singes, venus de nulle part, s'approchent prudemment un à un dans le but évident de mettre la main sur nos fruits. Tout à coup, l'un d'eux bondit et saisit une banane, un autre l'appareil-photo, heureusement amarré. Dès lors, il nous faut surveiller notre campement avec

vigilance pour éviter que le cercle qui s'est formé autour de nous ne se resserre. Après notre repas, tandis que nous faisons la sieste, une voiture s'arrête à notre hauteur. Les vitres s'abaissent et les deux occupants jettent alors des dizaines de bananes sur lesquelles se précipitent des nuées de singes. C'est que les singes, en Inde, comme la plupart des animaux, sont sacrés puisque les âmes des morts s'y réincarnent. Ainsi, à Ahmedabad, des écureuils et d'énormes chauves-souris peuplent les jardins de la vieille ville. Les perroquets et les paons sont particulièrement protégés, de même, bien sûr, que les vaches (au nombre de 250 millions actuellement) qui errent jusque dans les villes où elles fouillent les tas d'ordures. Si les rats sont loin de faire pitié, par contre chiens et chats, d'ailleurs rares, sont souvent faméliques.

La sieste terminée, nous poursuivons notre chemin jusqu'à un monastère construit dans la vallée encaissée d'un torrent. Dans une piscine d'eau glacée, des hommes entièrement nus se baignent pendant qu'un prêtre récite des prières.

Le lendemain, pour fêter la fin de notre séjour, Mohammed nous invite à partager son repas du soir. L'habitat, dans la banlieue où il vit avec sa famille, est sale et vétuste, mais les maisons, basses et à toit plat, sont en dur. Nous parcourons les ruelles étroites à pied. Dans le caniveau, s'ébattent, ensemble, des vaches, des porcs et... des enfants. On nous dévisage avec curiosité et un petit cortège finit par nous accompagner. La maison où nous arrivons est celle du père de Mohammed, chauffeur du célèbre *Pink city express* qui relie deux fois par jour Jaïpur à Delhi. Chacun de ses quatre fils y a une pièce pour loger sa famille. Pendant que les hommes attendent sur la terrasse et que je fais des photos des enfants du quartier, Djamila, la femme de notre hôte, prépare le repas. À 7 heures environ, nous pénétrons dans la pièce unique qui constitue leur logement. Djamila, voilée, est recroquevillée près du petit réchaud à charbon de bois, à la fois cuisinière et chauffage central bien agréable en cette saison froide. La pièce est petite et meublée seulement de deux lits, dont un pour les deux enfants de quatre et deux ans, et de quelques étagères avec, dessus, quelques ustensiles de cuisine et quelques vêtements. Mohammed est obligé de verrouiller la porte d'entrée pour empêcher que tout le quartier ne cherche à assister au repas. Seuls quelques privilégiés (!) peuvent rester, dont un vieillard aux longs cheveux blancs et à la barbe majestueuse qui nous dévore littéralement des yeux pendant que nous devisons en anglais. Mohammed, en effet, connaît quelques mots de cette langue, comme de nombreux Indiens, mais aussi d'autres langues que lui apprennent les touristes. Du reste, si l'hindi est la langue officielle d'un pays où on en parle plus de dix, l'anglais a encore un rôle important à jouer dans la circulation des idées.

LES CHEMINS DE TRAVERSE(S)

Après Jaipur, direction Delhi, la capitale fédérale, toujours par le train. En fait, l'essentiel du voyage, nous l'avons fait en train. C'est que le chemin de fer nous permettait, comme à la foule des Indiens sans le sou, de circuler sur de longues distances dans un confort relatif, au contraire des cars, généralement bondés et lents, quand ils ne sont pas pilotés par un champion méconnu.

Prendre le train n'est pas de tout repos : les candidats au voyage sont légion et il faut réserver sa place quelques jours à l'avance. Les queues aux guichets sont souvent longues et il faut parfois les refaire simplement parce que l'imprimé est mal rempli ou que le train par lequel on veut partir est complet. Ce sont les petits inconvénients de la bureaucratisation.

Le voyage en train lui-même ne manque pas de pittoresque, d'un pittoresque dont on a largement le temps de profiter : même quand ils sont qualifiés pompeusement d'express et bien que les voyages se fassent très souvent la nuit, les convois s'arrêtent fréquemment et leur moyenne horaire ne doit guère dépasser 50 kilomètres à l'heure. Dans les gares, l'animation est permanente. 24 heures sur 24, il s'y trouve une foule colorée et bruisante le jour, emmaillotée dans des couvertures et assoupie la nuit. Et, en permanence, elles résonnent des cris des porteurs et de toutes sortes de vendeurs. Car on y vend de tout : des journaux et des livres, des *cold drinks*, du thé (dans de petites tasses en terre que les consommateurs brisent sur le sol après avoir bu), des fruits, des bonbons-piment ou des samoussas, du bétel, bien sûr, mais aussi de véritables repas chauffés sur des réchauds à pétrole et servis dans des feuilles, et même des bijoux (en toc...), des bibelots de toutes sortes, des couvertures, des vêtements, etc.

En fait, de tout cela, le voyageur riche et pressé peut se passer car toutes les grandes villes sont reliées entre elles par la voie des airs. Gigantisme oblige.

MANGER AU PAYS DE LA FAIM

Delhi, c'est la façade de l'Inde que l'on montre aux voyageurs qui débarquent à l'aéroport international qui dessert l'Europe, l'Amérique et le Japon. Bien sûr, il y a des quartiers pauvres, mais ils se trouvent à l'écart, autour d'une vieille ville particulièrement étourdissante de vie et de bruit. La *new Delhi* se caractérise par la concentration des ambassades, des banques, des agences et des hôtels alignés le long de larges avenues verdoyantes. Au sud, s'étendent des cités-dortoirs et sous la place Connaught, le cœur de la ville, on trouve même une galerie marchande ultramoderne sur trois niveaux !

À New Delhi, on trouve de bons restaurants où l'on peut déguster les spécialités de nombreuses régions de l'Inde. Le repas indien, toujours épicé, est le plus souvent un *curry*, un *masala* ou un *byriani* de poulet ou de mouton, quelquefois de porc ou de poisson que, dans les petits restaurants, parfois dans les grands, l'on mange avec les doigts. Le *curry* et le *masala* sont accompagnés de riz ou de *tandoori*, sorte de galette qui joue le rôle de pain. Dans certaines régions, la consommation d'alcool est interdite (comme dans le Maharashtra, capitale Bombay, où il faut une autorisation gouvernementale pour consommer de la bière...) et les repas, par exemple à Bombay et dans le Gujarat, conformément aux préceptes de Gandhi, sont entièrement végétariens. Il s'agit alors de *dhosas*, sortes de crêpes fourrées aux légumes.

Au menu d'un grand restaurant de Delhi :

- Poulet mariné dans les épices.
- *Murghai tandoori murg* (yaourt et herbes aromatiques grillées dans une galette).
- *Murg shan-e-mekman* (poulet cuit dans la crème, *khoya*, fruits secs).
- *Murg badam pasamda* (poulet désossé cuit dans une sauce au curry avec des amandes).
- Etc.

Si l'alcool est, sinon toujours prohibé, du moins peu consommé, il ne semble pas en être de même pour la drogue que les Indiens fument parfois très jeunes. Il est habituel de se voir proposer, dans la rue, du haschisch. Un *rickshaw-wallah* d'Agra nous déclara un jour en nous ramenant à notre hôtel que c'était grâce à son joint chaque soir qu'il retrouvait son optimisme... mais sûrement pas la santé.

En fait, il faut vraiment avoir une santé de fer pour vivre vieux en Inde tant il est vrai que les règles les plus élémentaires de l'hygiène sont bafouées. Par exemple, l'eau qui coule au robinet n'est pas potable, ce qui n'empêche personne de la boire. Mais que dire de l'eau des caniveaux que certains consomment, faute de mieux ?

Autre exemple : rares sont, en Inde, les WC. À la place, on fait ses besoins naturels en plein air, et c'est un bien surprenant spectacle que de voir, au petit matin, dans les champs ou le long des routes et des voies ferrées, des alignements d'hommes satisfaire leurs besoins les plus élémentaires. C'est là, dit-on, une façon de purifier le corps en début de journée, mais peut-on dire que les endroits où cette opération se fait, et qui sont fréquentés en permanence, ne serait-ce que par les enfants, sont aussi purifiés ?

EN PASSANT PAR... VARANASI, LA VILLE SAINTE

Nous quittons la capitale fédérale vers l'est, par la plaine indo-gangétique, direction Agra, petite ville (700 000 habitants... Tout est relatif) célèbre par le Taj Mahal, gigantesque mausolée de marbre blanc érigé au XVII^e siècle par des milliers de bras à la gloire d'une reine oubliée, aujourd'hui parfaitement intact et visité quotidiennement par des centaines de personnes. À Agra, on transforme le marbre en toutes sortes d'objets. Nous y faisons connaissance avec un Américain qui les commercialise aux États-Unis où ils ont beaucoup de succès. Il est vrai que, d'une façon générale, l'art indien est apprécié par les jeunes des sociétés occidentales à la recherche d'autres valeurs. Certains, qui furent le matérialisme exacerbé, viennent d'ailleurs passer en Inde quelques années, comme ce jeune « prof » parisien de lettres classiques rencontré à Jaïpur qui, entre deux nuages de fumée, étudie le sanskrit.

700 kilomètres de train et nous voilà à Varanasi, l'ancienne Bénarès, au cœur de l'hindouisme. 83 % des Indiens la considèrent en effet comme le lieu saint majuscule où il faut aller au moins une fois dans sa vie pour se plonger dans les eaux sacrées du Gange. Mieux, s'il peut mourir à Varanasi, le croyant ne sera pas réincarné. Ainsi, les vieillards sont-ils légion, attendant leur mort prochaine accroupis sur les *ghats*, marches construites au bord du fleuve entre les temples et l'eau en contrebas. Des pèlerins font là leurs ablutions et y lavent leur linge, des yogis y méditent, figés dans la position de la prière, et des vaches noires y errent en toute liberté. Le soir venu, a lieu la crémation des corps sur des bûchers de plus ou moins grande taille suivant la richesse du défunt (les gens très pauvres jettent le cadavre de leur mort dans le Gange où il est vite la proie des vautours). Le convoi mortuaire arrive soit en barque, soit par les rues de la ville, illuminé de torches. Le corps est enveloppé dans un sari aux couleurs vives et couvert de fleurs. Allongé sur le tas de bois, il disparaît en quelques minutes.

Sur la rive gauche du fleuve (l'autre rive n'est pas habitée en raison des crues), se trouve la partie ancienne de la ville. Les rues y sont si étroites que les vaches en prennent toute la largeur et il faut de réfugier dans les entrées des maisons pour les éviter.

Un jour que nous cherchions notre chemin dans le dédale de ces petites rues, nous vîmes une vieille femme se précipiter sur des bouses encore chaudes et en remplir une casserole. Surprise ! Renseignement pris, il s'agissait là d'une activité qui prend un relief particulier dans cette période de pénurie d'énergie et qui consiste à fabriquer du combustible en mélangeant cette matière première à la poussière, le tout séchant au soleil. Dans certaines agglomérations, des murs entiers sont recouverts des petits pâtés obtenus.

Cette activité essentiellement féminine est chichement rémunérée puisque cent pâtés de ce combustible naturel et animal ne rapportent qu'environ 40 *paise* par jour, soit à peine 25 centimes. Même lorsqu'elle prend des allures d'industrie, elle est d'un faible rapport. Ainsi, la famille Tikadar, à Calcutta, qui a une « manufacture » de ce combustible depuis plus de 25 ans, ne gagne que quatre roupies par jour pour nourrir ses huit membres !

« RICKSHAW ? »... « NO PROBLEM ! »

Plusieurs centaines de kilomètres de nuit à parcourir à partir de Moghol Saray, aucune place n'étant disponible avant plusieurs semaines à Varanasi, et nous voilà à Calcutta, le terme indien de notre périple. Calcutta où la foule est si dense à certaines heures qu'il faut jouer des coudes pour se frayer un chemin. Il est vrai que vivent là, sur quelques dizaines de kilomètres carrés, plus de 8 millions d'habitants !

Ici aussi, on circule, non seulement en taxi, mais surtout en *rickshaw*. La différence est qu'on y utilise encore des pousse-pousse traditionnels, simples charrettes à bras où peuvent s'asseoir deux personnes... ou plus. Chaque *rickshaw*, qu'il ait cette forme archaïque, celle d'un auto-*rickshaw* tracté par un scooter ou celle d'un « vélo-*rickshaw* », possède un véritable équipage qui est loin de faire fortune. Mohammed, notre chauffeur de Jaïpur, fait un chiffre d'affaires quotidien de 20 roupies, soit 12-13 francs environ, sur lequel il doit prélever 5 roupies pour l'essence et la location, car il n'a pas encore réussi à réunir les 8 000 roupies nécessaires pour être propriétaire de son outil de travail. Malgré cela, il se dit appartenir aux classes moyennes (?). Il est vrai qu'un *rickshaw-wallah* de Calcutta ne gagne probablement pas plus de 5 roupies par jour, à peine de quoi remplir le ventre de sa famille qui, du reste, est peut-être restée à la campagne. Les *rickshaw-wallahs* des grandes villes sont souvent des paysans venus là quelques mois compléter les maigres ressources de leurs terres.

Dans les centres touristiques, le conducteur de *rickshaw* a un moyen simple de gagner un peu plus d'argent. Pour cela, il lui suffit de faire visiter certaines boutiques vendant des articles de luxe (peintures sur tissus ou sur ivoire, batiks, objets en marbre, bijoux en argent, etc.) à ses passagers sans qu'il y ait pour eux, bien sûr, obligation d'achat. Le commerçant, qui lui est en quelque sorte associé, lui verse un *bakchich* pour chaque visiteur (une roupie à Agra, par exemple).

Même s'ils sont pauvres, les conducteurs de pousse-pousse sont certainement mieux lotis qu'une autre catégorie de « travailleurs », ceux qui revendent les objets qu'ils trouvent dans les tas d'ordures ou... dans les poches des gens distraits. Il y avait 40 000 de ces nettoyeurs d'ordures à Calcutta en 1975. Il faut bien leur reconnaître, du reste, une véritable fonction

sociale, car ils aident les vaches et les vautours à nettoyer les ordures ménagères qui auraient une fâcheuse tendance à s'amonceler. Que l'on songe, en effet, qu'à Delhi, par exemple, qui est une ville relativement propre et qui bénéficie d'un maximum de fonds publics, seules 40 % des ordures ménagères sont ramassées actuellement. Les autres s'entassent sur les trottoirs...

« **BAKCHICH, SAHIB !** »³

Ce qui frappe, à Calcutta, c'est l'extraordinaire vitalité, au moins apparente, d'une ville qu'on dit en décomposition. Ce qui frappe aussi, il est vrai, c'est le grand nombre de mendiants. De tous âges et des deux sexes, déguenillés et souvent mutilés (amputés d'un ou plusieurs membres, les yeux crevés par exemple), ils s'accrochent littéralement au touriste pour obtenir un bakchich. En fait, être mendiant en Inde est souvent un véritable métier. À Calcutta, par exemple, il y en a plus de 150 000⁴ qui se partagent la ville, chaque gang couvrant un quartier. Parfois mutilés ou moribonds volontaires (sic !) afin d'attirer encore plus la pitié, ils sont les employés d'une industrie florissante dont le chiffre d'affaires annuel, toujours à Calcutta, atteindrait le chiffre énorme de 10 millions de dollars !

Également étonnante est la profusion et la taille gigantesque des affiches de cinéma. Le cinéma, il est vrai, est très populaire en Inde. Les salles des grandes villes, ouvertes en permanence, affichent souvent « complet ». La production locale de films est quantitativement considérable, mais qu'il nous soit permis d'être sceptique quant à sa qualité artistique. Les scénarios sont les plus classiques qui soient : l'intrigue, savant mélange d'amour et d'aventure, se déroule immanquablement dans la haute bourgeoisie et se termine tout aussi inévitablement par une *happy end*. Il semble pourtant que certains cinéastes de la jeune génération tentent de se débarrasser des décors en carton-pâte, des éclairages violents du studio, des couleurs criardes et de la guimauve du cinéma conventionnel pour aborder les questions sociales les plus cruciales. C'est le cas de Satyajit Ray avec *Dusty*, sa dernière réalisation. Puisse son exemple être suivi afin que ne soient plus cachés les problèmes qui empêchent son pays d'être l'Inde heureuse dont rêvait Gandhi.

Philippe GUILLOT

3. Prononcer *saahb*.

4. Cf. Joseph Lelyveld, dans *Calcutta*, de Raghubir Singh, Hong-Kong, The Perennial Press, 1975, pp. 15-16.